
Études littéraires africaines

NASH (Mark), ed., *Red Africa : Affective Communities and the Cold War*. London : Black Dog Publishing, 2016, 192 p. – ISBN 1910433942



Elara Bertho

Number 46, 2018

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1062296ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1062296ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (print)

2270-0374 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bertho, E. (2018). Review of [NASH (Mark), ed., *Red Africa : Affective Communities and the Cold War*. London : Black Dog Publishing, 2016, 192 p. – ISBN 1910433942]. *Études littéraires africaines*, (46), 209–212. <https://doi.org/10.7202/1062296ar>

décors, faune et repas y sont « exotiques », etc. – p. 132-133). Non moins essentiel est le dernier chapitre, « Si la propagande coloniale m'était contée », qui revient à celle-ci par le biais de textes plus créatifs issus d'artistes de diverses origines, réunis par Françoise De Moor (de Marie-Louise Bibish Mumbu, afro-féministe québécoise, à Marie-Louise Sibazuri, dramaturge burundaise).

À noter, pour les bibliographes, que cette exposition et son catalogue sont en réalité la version contemporaine d'une entreprise dont la première mouture remonte à plus de trente ans ; alors coordonné par Jean-Pierre Jacquemin, le catalogue s'intitulait *Zaire 1885-1985 : cent ans de regards belges*. (Bruxelles : Coopération par l'Éducation et la Culture asbl (CEC), 1985, 191 p., ill.). Si l'on ne s'attarde pas aux autres projets semblables relayés par l'association, comme l'exposition *Le Noir du Blanc* (1991) et *Racisme, continent obscur* (1991), on trouve dès 2000 le titre actuel pour une exposition et un catalogue, certes moins ambitieux matériellement que ceux de 2018 (le projet était alors davantage de faire tourner l'exposition) : *Notre Congo / Onze Kongo. La propagande coloniale belge : fragments pour une étude critique* (Conception et réalisation : Françoise De Moor – Jean-Pierre Jacquemin. Textes : J.-P. Jacquemin. [Bruxelles] : CEC, 2000, 85 p., ill.). En France, la première activité de l'Association pour la Connaissance de l'Histoire de l'Afrique (ACHAC), davantage structurée par des historiens que l'association belge mais répondant aux mêmes objectifs, a été le colloque et l'exposition *Images et colonies : de 1880 aux indépendances* qui se sont tenus à Paris en 1993, il y a donc 25 ans.

■ Fabrice SCHURMANS

NASH (MARK), ED., *RED AFRICA : AFFECTIVE COMMUNITIES AND THE COLD WAR*. LONDON : BLACK DOG PUBLISHING, 2016, 192 P. – ISBN 1910433942.

Ce beau livre s'assigne une double vocation : d'une part, être le catalogue d'une exposition tenue en 2016 à la Calvert 22 Gallery à Londres, intitulée *Things Fall Apart* (exposée ensuite à Iwalewahaus, à Bayreuth, ainsi qu'à la Galeria Aveida da India, à Lisbonne) ; d'autre part, rassembler les communications et réflexions de séminaires tenus durant un projet de deux ans consacré au souvenir du socialisme en Afrique. D'emblée, deux régimes d'énonciation sont mis en relation – des paroles d'artistes, des paroles de chercheurs –, conférant à l'ouvrage une densité particulière. Le pari est tenu : le

dialogue s'avère fertile et la richesse des illustrations témoigne du soin apporté à la conception de cette discussion entre la recherche universitaire et les arts.

Chaque contributeur s'attache à éclairer un aspect de l'héritage socialiste des structurations des sentiments (« *the legacy of socialist "structures of feelings"* », p. 7) pendant et après la guerre froide en Afrique. L'exposition reprend à son compte le titre du célèbre roman de Chinua Achebe (*Things Fall Apart*, 1958), suggérant par là un parallèle avec la dissolution de l'Union soviétique qui a fait voler en éclats, en 1989, non seulement une Internationale, mais aussi une utopie qui avait particulièrement essaimé en Afrique. Dans sa très belle introduction, Mark Nash opère quelques précisions terminologiques que je mets à profit pour effectuer un survol de l'ouvrage et des différentes contributions.

Mark Nash revient tout d'abord sur la notion d'amitié entre les peuples socialistes (« *socialist friendship* », « *friendship of the peoples* ») pour désigner tout un réseau de relations entre l'Union soviétique, le bloc de l'Est, et plus largement de nombreux pays africains, qu'ils soient engagés dans une guerre d'Indépendance ou bien déjà indépendants. Ce réseau, plus étendu que la seule Internationale socialiste, a permis de coordonner des aides militaires aux guérillas anti-coloniales, des échanges universitaires et des formations techniques et artistiques. L'URSS, la Yougoslavie, Cuba, la République Populaire de Chine et la Corée du Nord ont ainsi participé à l'histoire militaire et intellectuelle de l'Afrique. Polly Savage, dans un chapitre intitulé « *Reading between the Lines : African students in the USSR* » (p. 35-43), revient sur la présence des étudiants africains en Union soviétique. Le film *Octobre 1993*, d'Abderrahmane Sissako, témoigne de ces relations, parfois amoureuses, entre étudiants africains et russes, Sissako ayant par ailleurs fait partie des derniers contingents de cinéastes formés en URSS.

Autre mot-clé de cet aspect de l'histoire politique et artistique africaine : la notion d'« *International* » et de « *Third World solidarity movement* ». Pendant la guerre froide, la Yougoslavie de Tito a soutenu avec enthousiasme l'émergence d'un troisième bloc, ce que documentent deux importantes sections qui, à la fin de l'ouvrage, sont consacrées au Musée de l'Histoire yougoslave, avec des entretiens des conservateurs, Milica Tomic et Vanessa Vasic-Janekovic. De nombreuses photographies de Tito, entouré notamment de Nasser, Modibo Keita, Habib Bourguiba, sont présentées dans ces chapitres, ainsi que de précieuses photographies illustrant les sou-

tiens de la Yougoslavie aux indépendantistes pendant la guerre d'Algérie.

Surtout, Mark Nash reprend à Raymond Williams (dans *A Vocabulary of Culture and Society*, 1976) la notion de « communauté affective » (*affective community*), entendue comme lien reliant des communautés par-delà des structures étatiques ou nationales. Le socialisme, comme communauté d'affects, s'élargit ainsi bien plus loin que les frontières de l'Union soviétique. Cette nostalgie d'une utopie qui était avant tout émotionnelle se lit dans de très nombreuses contributions et me semble la proposition majeure de l'ouvrage (qui correspond par ailleurs à son sous-titre). Kate Cowcher analyse le souvenir du socialisme en Éthiopie (dans un article intitulé « From Pushkin to Perestroïka : Art and Search for an Ethiopian October ») ; Manuela Ribeiro Sanches décrit le sentiment de « cosmopolitisme noir » qui a pu exister dans ces années d'entraide socialiste, retraçant les trajectoires d'Amilcar Cabral et de Mario Pinto de Andrade ; l'artiste Isaac Julien joue avec le souvenir du cinéma socialiste dans ses installations (*Fantôme d'Afrique*, 2005, p. 85). Le cinéma est également interrogé par Angela Ferreira, qui retrace le parcours au Mozambique de Jean Rouch, lequel a eu notamment comme élève Joao Paulo Borges Coelho, qui deviendra plus tard un écrivain célèbre ; le cinéma est également présent dans l'étude de Filipa César, qui se lance sur les traces des archives cinématographiques de Guinée Bissau, dans le sillage de Chris Marker, d'Anita Fernandez et de Sana Na N'Hada.

Dérivée de cette notion de communauté affective, celle de « fabrique communiste du rêve » (*Dream factory communism*, p. 9, du nom d'un essai de Boris Groys de 2003) est proposée par Mark Nash pour désigner toute la culture visuelle de l'héroïsme des avant-gardes du réalisme soviétique. Ces utopies, fondées sur un héroïsme des communautés et des personnes, ont irrigué la culture artistique du continent africain. L'artiste Jo Ractliffe s'intéresse ainsi au souvenir de l'architecture socialiste et à la peinture politique en Angola. En particulier, une série de trois portraits muraux représentant Fidel Castro, Agostinho Neto et Leonid Brezhnev donne à voir la progressive disparition des pigments et, par là, la dissolution du souvenir et de l'utopie socialistes. L'artiste cubain Tonel, de son côté, reprend à son compte l'esthétique du réalisme soviétique pour élaborer des œuvres semi-fictionnelles traitant de l'exploration spatiale. La difficile question de la « nostalgie » de la période socialiste est examinée par Nadine Siegert dans un bel article où elle dresse un panorama de plusieurs générations d'artistes en Angola. L'intrica-

tion entre art et politique, depuis les années 1950 jusqu'à nos jours, est analysée à travers les figures de Viteix, du poète-politicien Agostinho Neto, ou encore d'artistes contemporains comme Paulo Kapela et Kiluanji Kia Henda, dont les œuvres sont reproduites en pleines pages. L'imposant triptyque *Karl Marx Luanda* (2005), de Kiluanji Kia Henda, montre le lent naufrage d'un immense navire baptisé *Karl Marx* dont la coque est mangée par la rouille dans un sinistre cimetière de bateaux. Cette représentation artistique du naufrage de l'utopie socialiste est tout à fait caractéristique de l'ensemble de l'ouvrage : d'un côté, il manifeste bien sûr la chute de régimes socialistes qui ont cautionné bien des dérives ; de l'autre, il rappelle la permanence d'une utopie, au moment où les démocraties néo-libérales peinent à justifier les criantes inégalités contemporaines. En ce sens, l'utopie reste un « inconfort crucial » (« *a crucial discomfort* » p. 120), selon le mot d'Adorno cité par Nadine Siegert : une épineuse question qui nous tient en alerte, nous rappelant ce qu'il reste à accomplir, autrement dit ce qui n'est pas encore là mais que nous appelons de nos vœux.

Ainsi, cette exploration de l'« Afrique rouge », dans un croisement de voix entre chercheurs et artistes, permet d'intéressantes mises en perspective non seulement de l'histoire des relations géopolitiques, mais aussi des trajectoires artistiques et esthétiques, et surtout de belles pistes d'analyses de qu'est aujourd'hui l'utopie politique. Concernant l'esthétique et le lexique socialistes, Mark Nash disait vouloir explorer la « possibilité de retrouver les connotations originelles de ce vocabulaire à travers le cinéma, l'art et des pratiques critiques à l'intérieur des démocraties néo-libérales et/ou des dictatures » (« *the possibility of recovering the originary connotations of this vocabulary through cinema, art and critical practices within contemporary neo-liberal democracies and/or dictatorships* », p. 9). Au fil des pages et des œuvres, ces « communautés affectives » interrogent en effet la permanence et l'actualité des utopies au carrefour entre art et politique.

■ Elara BERTHO

NYELA (DÉSIRÉ), *LA FILIÈRE NOIRE : DYNAMIQUES DU POLAR « MADE IN AFRICA »*. PARIS : HONORÉ CHAMPION, COLL. FRANCOPHONIES, N°7, 2015, 280 P. – ISBN 978-2-7453-2952-3.

Longtemps méprisé, le polar est à présent en vogue et suscite une attention croissante de la part des critiques et des lecteurs. Dans son